

La Très Haute Histoire de Güdrun la Brûlée

Ici commence *la Très Haute Histoire de Güdrun la Brûlée*.

Moi, Tjall le Bègue, très humble serviteur de Zon Leuh Gongue, quatorzième Emperoi du Royaume d'Embrouillarmini, je jure sur le nom du Très Haut Triangle Aux Six Bras d'Or, divinité saintissime de la plus haute saintissimeté,

N'avoir jamais craché sur une pierre sacrée un jour de grand vent.

N'avoir jamais prononcé de faux mensonges véritablement vrais.

N'avoir jamais caressé un chat rabiat entre les oreilles.

N'avoir jamais cassé trois pattes à un canard.

N'avoir jamais bourricoté le bourricot.

N'avoir jamais pris l'Amor Odan.

Que cette très véritabiliste histoire serve de leçons à tous ceux qui la liront et les protège du vice, de la pluie et des coups de froid. Atchoum.

Mon récit commence donc, et je dis là toute la vérité vraie (que les Six Bras du Très Haut Triangle me coupent les cheveux en quatre si je mens), dans le Royaume de Krehvladalh, le pays où les gens avaient toujours faim.

Pas une faim comme tu peux avoir, gourmeland lecteur, pas une faim qui te chatouille le fond du gosier quelques heures après un déjeuner copiteux, pas une petite faiminounette qui te fait dire après un Repaderoy : « *Un petit dernier pour la route* » ou « *Avec plaisir, il reste encore de la place* » ou bien encore « *Je terminerai bien par une note sucrée* ». Les Krehvladalhois avaient, eux, une Maxifaim, une faim qui les faisait terriblement souffrir, qui leur déchirait les boyaux, qui leur faisait se lascéroyer le visage et se tordre de maldoulheur sur le plancher de leur chambrette.

Or, il se trouve qu'en ce pays de Krehvladalh régnait un Emperoi nommé Ortic le Poux en raison de sa ressemblance avec l'animal Sucenomay, et que cet Emperoi se souciait comme d'une guigne de la Maxifaim des habitants de son pays.

Il avait en effet, un jour qu'il était parti guerroyer, laissé ouvertes les portes de son pays, permettant ainsi à la Femme Inn' de pénétrer sur les terres de Krehvladalh.

La Femme Inn', tu l'ignores peut-être, ignare lecteur, est une saleté de catin, une pourriture femelique qui fait trainer sa robe déchirée par les ruelles des villages et ouvre ses cuisses pusturulentes desquelles s'exhale une haleine puantissime. Dans son baluchon morbide elle avait emporté en quelques jours presque tous les pères, les mères, les grands-mères, les grands-pères, les petits enfants et même les doudous les plus doux du royaume, vidant les maisonnées, nettoyant les lits, pillant les landaus, délogeant les âmes de leur chair longère sous le regard indifférent de leur Emperoi.

Celui-ci, fort maigre et laid et vilain de Choré d'Esprie, avait pour unique désir de faire épousailles afin de jouir d'une beauté intime dévolue au partage de sa couche pour tous les soirs pouvoir frotter son corps de cafard sec et tremblant contre celui, chaud et humide, d'une belle chatte non échaudée. Cette solitude lui pesait beaucoup, tout laideron qu'il était, car la mocheté ne soigne point du besoin de cadresse et de zoubizoubizou.

Or, alors qu'un jour ce laid tournait comme le fou qu'il était dans sa salle du trône, une idée traversa la méchante cervelle de cet homme. Il fit appeler Chant Bêlant, son sujet le plus fidèle, en lui ordonnant de parcourir le pays de Krehvladalh à la recherche du plus beau bébé du royaume et de le lui rapporter en son castel. Chant Bêlant s'exécuta et chevaucha Tantêtant (c'était le nom de son destrier), finit par trouver un beau poupon de six mois, frais et joyeux, qu'il enleva à ses parents.

Cet enfant était une petiotte et s'appelait Gûdrun.

Comme tout bébé, elle ne savait ce qui était bon et ce qui était vil, ce qui était petit et ce qui était grand, ce qui était en haut et ce qui était en bas, et Ortic le Poux vit que cela était une bonne chose car il voulait profiter de sa grande innocence afin qu'on lui enseignât le *borilaid* et le *lairibod*.

Le *borilaid* et le *lairibod* sont des notions que l'on retrouve dans le grand traité de magie grisonnante, *De Scientificum Anthracitum cum Babaorum*, qui est un traité très ancien ayant la particularité de sentir le vieux fromage. Ses principes difficiles à comprendre méritent que je m'arrête un instant dans mon histoire pour donner quelques explications et exemplarium, surtout pour toi, profane petit lecteur faneux. Pour te simplifier la chose, je peux te dire que le *borilaid* consistait à enseigner à un enfant que tel objet de grande beauté devait être considéré comme fort laid et que le *lairibod* consistait à enseigner à un enfant que tel objet laideronnement avancé devait être considéré comme fort beau.

Ainsi, au bout de sa dix-huitième année de vie, Gûdrun ne put plus souffrir le chant du rouge-gorge, détesta l'odeur du muguet, excra la vue d'un champ de bleuets et considéra les merveilleux textes de son pays comme des obscénités tout juste bonnes à mettre au cabinet.

Ortic le Poux, lui, patient et obstiné à la manière de ces tiques qui plantent leurs crochets dans la peau tendre des jeunes chiots, se tenait constamment dans l'ombre de la jeune fille et observait l'emprise du *borilaid* et du *lairibod* sur sa jeune âme. Il avait attendu cette dix-huitième année avec l'impatience d'une hyène affamée et savait que bientôt il n'aurait qu'à se mettre sur la pointe de ses deux pieds crocheteux pour cueillir le fruit de son long labeur, car il était devenu bien vieux malgré son désir qui ne s'était jamais éteint.

Un jour il fit venir Chant Bêlant, le félicita de sa servilité par une gigantesque bourse et lui demanda d'amener Gûdrun dans la nécropole royale pour lui faire sa demande en mariage. Lorsque la jeune femme croisa Ortic le Poux, qui faisait mine de se promener à Touzazard (c'était le nom de la nécropole royale en question), et constata sa laideur terrifiante, elle tomba éperdument en amour de sa personne. Le mariage fut consacré le soir-même, et Gûdrun, selon la coutume de subordination imparfaite de la femme à son époux, fut par cette alliance mise au monde une fois seconde en recevant son nouveau nom : Gûdrun la Clairvoyante. Son Maître-poux l'avait ainsi nommée car il disait qu'elle seule pouvait voir la beauté et la vérité cachée derrière toute vile chose, et il pensait sincèrement et avec grand émotionnement qu'il y avait once de vérité dans cette pensée.

Par une de ces étrangetés que la vie fait régulièrement dans notre dos, Ortic le Poux devint heureux. C'était un bonheur simple, qui lui avait délié un peu son sale visage et l'avait rendu moins laid qu'auparavant. Il faut savoir, lecteur, (dors-tu présentement ou me lis-tu encore ?) que ce bonheur-là est le plus mauvais de tous car il engourdit les âmes et fait du chagrin qui suit la plus terrible calamité au monde, plus horrible encore

que le piétinement d'une harde de sangliers dans une forêt de pins (crois-en mon expérience). En effet, ce bonheur fut si doux qu'au bout de quelques semaines Gūdrun tomba enceinte et donna naissance après les neuf mois consacrés à ce dur labeur à un beau petit têtard.

C'était une petite femelle qui était portrait parfait de sa mère : des traits fins, deux yeux immensément bleus, du duvet blond qui couvrait sa grosse tête de bébé et courait le long de ses épaules dodunément joyeuses, deux petits pieds potelés comme deux saucisses, deux mains vivégrâces et une grande bouche en croissant de pleine lune au chocolat. Par-dessus le marchand, c'était une petite de bonne nature : toujours souriante, toujours gazouillante, toujours dormante au moment favorable, toujours mangeante, toujours risettante à tous ceux qui croisaient son regard.

Ortic le Poux avait grande joie en son âme depuis la naissance de sa petiote, mais celle de Gūdrun la Clairvoyante avait quitté son cœur depuis sa délivrance.

À la présentation de son nouveau-né elle avait d'abord cru être possédée par le Diable aux Six Cornes, car il lui avait semblé qu'on lui mettait sous les yeux une vision de l'Enfer tant la créature qu'on sortait d'entre ses cuisses présentait des signes de difformité et d'infamie. Quand elle dut, dans le moment qui suivit son accouchement, se retrouver seule avec l'enfant, elle n'osa porter son regard au-dessus du berceau tant sa vue lui inspirait angoisse et épouvante, l'odeur de sa peau dégoût et répugnance, les bruits de sa bouche horreur et supplice.

Les premiers allaitements furent un martyre, les suivants aussi.

Devant l'amour qu'inspirait à tous cet être balbutiant elle se demanda si la raison n'avait pas quitté son esprit, elle qui, si elle avait pu voir la vérité de son enfance, aurait alors compris que la folie l'avait touchée bien avant la venue de cet être merveilleux.

Les mois s'écoulèrent et Ortic le Poux, constatant le comportement fuyant et apeuré de sa femme, loin de faire son repentir et de battre sa coulpe, la vilipenda vivement en lui ordonnant de prendre expressément soin de leur enfant.

La jeune mère se remit donc à allaiter sa fille et à s'en occuper, son dégoût laissant peu à peu place à de l'indifférence, subterfuge que Nature use en maintes occasions pour sauver ses petits.

Dès lors les soins devinrent des réflexes, les caresses des mimiques, les baisers des piqûres.

L'amour avait quitté les yeux de Gūdrun, ou plutôt, il ne les avait jamais habités.

Or tu sais, lecteur, que les grandes scènes d'amour peuvent duper le regard d'un public néophyte mais elles ne peuvent tromper le cœur d'un poupon.

L'enfant, sentant la profonde froideur de sa mère, se mit au bout de quelques jours seulement à émettre des sons de plus en plus aigus, puis de plus en plus longs, croissants en intensité douloureuse lorsque la nuit tombait, jusqu'au jour où il repoussa obstinément le sein maternel et cessa de s'alimenter deux jours durant. Devant l'apparente absurdité de cette situation, Ortic le Poux et tous les conseillers du royaume décidèrent de faire venir au castel les meilleures nourrices du royaume. Toutes, en déboutonnant leur gros corsage (tu aurais aimé voir ça compère lecteur !), présentèrent leurs divines poitrines à la princesse mais aucune ne fut acceptée par l'enfant qui repoussa tous les mamelons passant près de sa bouche.

Au bout d'une semaine, le bambin ne produisit plus aucun bruit et resta immobile au fond de son berceau, les yeux dans le vague, la tête tournée vers le ciel si beau, et qui, sans doute, s'étendait au-dessus d'un champ de blé, peut-être un champ de bleuets, ou même de coquelicots (sache, lecteur, que ce sont mes fleurs préférées). Au bout de tout ce temps passé sans lait et sans amour, la petite, qui avait dans un dernier mouvement de survie, bramé un hurlement sorti par toutes les porosités vitalliques de son petit corps à faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve, cessa son cri en un instant.

Elle mourut, un beau matin qui lui ressemble, emportant avec elle son doudou comme le font tous les petits enfants, car eux seuls savent que les doudous sont les meilleurs compagnons pour le long voyage qui mène à la Grande Nuit.

Au petit matin, Gūdrun la Clairvoyante, voyant le petit corps sans vie de sa fille dans son berceau, attrapa une folie comme on attrape un rhume, et cette tristesse harcela tant son cœur et son âme que, dans un mouvement insensé, elle plongea ses mains dans le feu luminissime de la grande cheminée de sa chambre et, attrapant deux grosses pierres de charbon, les planta dans ses orbites. Son cri transperça le sommeil du château et celui de tout le royaume de Krehvladh. Ortic le Poux, reconnaissant la voix de sa femme se leva avec grande inquiétude pour arriver en affolement suprême à son chevet.

Gūdrun la Clairvoyante se tenait droite devant l'âtre enflammé, ses orbites noires et profondes comme les trous que les taupes font au milieu des champs. Voyant le splendissime visage de sa femme ainsi défiguré et le corps sans vie de son amour d'enfant dans son petit berceau, le malheureux tomba contre le plancher en bois et hurla de douleur en se frappant les poings contre le visage.

Alors, Gūdrun la Clairvoyante qui n'avait plus que deux grandes cavités pour contempler le monde, tourna son visage vers son époux et le vit tel qu'il était en son cœur. Voyant tout son univers s'écrouler par l'éclat de la Vérité qui s'ouvrait à elle, et, possédée par la rage, Nature, pour sauver la jeune femme de la colère et de la douleur qui allait la consumer dans toute son entièreté, l'arrêta par sa main et s'adressa à Ortic le Poux à travers sa voix :

*Sois maudit Ortic le Poux.
Sois maudit, toi, le corrupteur de ma Loi.
Que ta punition soit un enseignement, et que tous,
Sachent,
Que le Haut est en haut.
Que le Bas est en bas.
Que le Grand est grand.
Que le Petit est petit.
Enfin, Ortic le Poux, Ortic le Vaniteux,
Que cette Très Haute Histoire t'enseigne, à toi et à tous ceux de ta race,
Que le Beau est beau,
Que le Laid est laid.
Car ce qui est Beau est Bon
Et ce qui est Laid est Mal.
Par cette Vérité et par les charbons matriciels qui brûlent, aveuglent et ouvrent la voie,
Je donne à Gūdrun la Clairvoyante sa troisième naissance :
Viens, Gūdrun la Brûlée,
Prends ce nom, car c'est par lui que ta Très Haute Histoire sera connue de tous
Pour servir ma Loi.
Ainsi ai-je décidé que choses fussent dans mon Royaume
Et c'est pourquoi mon Royaume est ainsi fait.*

Alors, Gūdrun la Brûlée prit le drap qui recouvrait encore le corps sans vie de sa fille et s'en fit un bandage qu'elle posa sur ses yeux, puis, traversant le château peuplé d'âmes sans espérance, elle descendit les marches du grand escalier de pierre pour prendre la grande route au Nord du pays qui mène vers la Terôdeula.

Lecteur,

Je ne peux ici contenir mes larmes qu'avec grande peine. Mes doigts tremblent sur le papillard.

Pardonne-moi. Je ne peux plus t'écrire davantage. Mais tu possèdes les mots maintenant.

Comprends-tu ?

Les mots que je te transmets-là sont ceux de *la Très Haute Histoire de Gūdrun la Brûlée*, cette même *Histoire* qui se trouve dans *le Grand Livre du pays légendaire de Plūjamay*, là où, tu le sais, vont les âmes tristissime pour gagner du réconfort et de la consolation, et où vit désormais Ortic le Désolé.

Lis-les.

Mange-les.

Digère-les.

Exalte la beauté de ce monde.

Vis.

Et sois heureux,

Mon ami.e.